Roland Barthes, lecteur de Paul Chack ?

Antoine Compagnon

► To cite this version:

Antoine Compagnon. Roland Barthes, lecteur de Paul Chack ?. The Romanic Review, 2014, 105 (1-2), pp.25-36. hal-01330536

HAL Id: hal-01330536

<https://hal.science/hal-01330536>

Submitted on 11 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Antoine Compagnon

ROLAND BARTHES, LECTEUR DE PAUL CHACK ?

Roland Barthes, comme nul ne l'ignore, était excessivement proche de sa mère. Il vécut toujours auprès d'elle et ne la quittait jamais longtemps (en 1947–1949, quand il partit pour Bucarest, elle l'accompagna, mais elle ne le suivit pas à Alexandrie en 1949–1950). Il lui survécut moins de trois ans, durant lesquels il lui éleva le monument funéraire de *La Chambre claire*, son dernier livre, sorti des presses à la veille de l'accident dont il ne devait pas se remettre. En revanche, on trouve dans toute son œuvre fort peu de chose, presque rien, sur son père, disparu quand il n'avait pas un an, et dont il prit la place auprès d'une jeune veuve qui n'avait guère plus de vingt ans. Dans *Roland Barthes par Roland Barthes*, publié en 1975, l'année de ses soixante ans, deux brèves mentions figurent en tête de la « Biographie » qu'il inséra en fin de volume :

12 nov. 1915	Né à Cherbourg, de Louis Barthes, enseigne de vaisseau, et de Henriette Binger.
26 oct. 1916	Mort de Louis Barthes, dans un combat naval, en mer du Nord ¹ .

Pour plus d'information, une note renvoyait à un entretien publié dans *Tel Quel* en 1971, à peine plus détaillé toutefois :

Je suis né pendant la guerre de 14 (à la fin de 1915, le 12 novembre) à Cherbourg, ville que je ne connais pas puisque je n'y ai pas, à la lettre, mis les pieds, n'ayant que deux mois d'existence quand je l'ai quittée. Mon père était officier de marine ; il a été tué en 1916, dans le pas de Calais au cours d'un combat naval ; j'avais onze mois².

Il n'en disait pas beaucoup plus dans un relevé des grandes dates de sa vie en préparation de son livre autobiographique :

-
1. *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1975, p. 184.
 2. « Réponses », *Tel Quel*, 47, automne 1971 ; *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1994, 3 vol., t. II, p. 1307.

Je suis né, dit-on, le 12 novembre à 9 h du matin, à Cherbourg, simple halte de garnison pour mon père, officier de marine marchande mobilisé comme enseigne de vaisseau³.

Symétrique de la biographie finale de *Roland Barthes par Roland Barthes*, un cahier photographique ouvre le volume. On y trouve deux photographies du père en tenue d'officier de marine – un portrait posé en studio et un instantané pris sur le pont d'un navire –, accompagnées de cette légende :

Le père, mort très tôt (à la guerre), n'était pris dans aucun discours du souvenir ou du sacrifice. Par le relais maternel, sa mémoire, jamais oppressive, ne faisait qu'effleurer l'enfance, d'une gratification presque silencieuse⁴.

Le « discours du souvenir ou du sacrifice » avait été si discret, si peu pesant, que Roland Barthes reléguait la cause de la mort de son père dans une parenthèse : la guerre, sans majuscule, où Louis Barthes fut l'un des 1,4 million de militaires français tués. Barthes, comme Albert Camus, comme Claude Simon, comme tant d'enfants de 14–18, était un orphelin de guerre, un « pupille de la nation »⁵. S'identifia-t-il jamais à cette appellation ? L'œuvre n'en garde pas plus la trace que de son père « Mort pour la France », sinon dans un court fragment, embarrassé, presque honteux, de *Roland Barthes par Roland Barthes*, intitulé « Au tableau noir » :

M. B., professeur de la classe de Troisième A au lycée Louis-le-Grand, était un petit vieillard, socialiste et national. Au début de l'année, il recensait solennellement au tableau noir les parents des élèves qui étaient « tombés au champ d'honneur » ; les oncles, les cousins abondaient, mais je fus le seul à pouvoir annoncer un père ; j'en fus gêné, comme d'une marque excessive. Cependant, le tableau effacé, il ne restait rien de ce deuil proclamé – sinon, dans la vie réelle qui, elle, est toujours silencieuse, la figure d'un foyer sans ancrage social : pas de père à tuer, pas de famille à haïr, pas de milieu à réprouver : grande frustration œdipéenne⁶ !

3. *Le Lexique de l'auteur, suivi de Fragments inédits du Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 2010, p. 249.

4. *Roland Barthes par Roland Barthes*, *op. cit.*, p. 19.

5. Jugement rendu par le tribunal civil de Bayonne le 30 novembre 1925 (Louis-Jean Calvet, *Roland Barthes, 1915–1980*, Paris, Flammarion, 1990, p. 28).

6. *Roland Barthes par Roland Barthes*, *op. cit.*, p. 49.

Roland Barthes entra en troisième au lycée Louis-le-Grand en 1930. La scène aurait donc eu lieu à l'automne de cette année-là, en début d'année scolaire. Barthes relate le malaise qu'il ressentit à voir son nom inscrit au tableau noir, variante éphémère du monument aux morts érigé, après une souscription publique, dans toutes les communes de France au cours des années 1920, en présence de Raymond Poincaré, président de la République, puis président du conseil, plus souvent qu'à son tour. Barthes tourne en dérision la mort du père en parlant d'« annoncer un père », comme on jouerait aux sept familles.

Le nom de Louis Barthes est gravé non pas sur le monument aux morts de Marmande, où il naquit le 28 février 1883, au cours d'une affectation de son père, Joseph Léon Barthes, inspecteur des Chemins de fer du Midi, mais sur celui de Bayonne, qui fut inauguré le 11 novembre 1924 en présence de Louis Barthou, alors sénateur des Basses-Pyrénées et président du conseil général, au nom et prénom si proches de ceux de Louis Barthes⁷. Celui-ci avait grandi à Bayonne, où ses parents, Léon Barthes et sa femme, née Marie Berthe de Lapalu, furent domiciliés par la suite et où son père dirigea le Syndicat d'initiative une fois à la retraite⁸. Il avait quitté la ville dès l'âge de vingt ans pour servir dans la marine nationale, suivant l'exemple de plusieurs de ses cousins, officiers depuis deux générations, les frères Barthes, tous nés à Brest, Émile (1855–1936), capitaine de frégate, Eugène (1862–1950), vice-amiral, et Prosper (1864–1950), capitaine de vaisseau, les trois fils de Prosper Barthes (1813–), né à Saint-Félix-Lauragais (Haute-Garonne), incorporé en 1829 dans la marine royale, capitaine de vaisseau. Louis Barthes passa bientôt dans la marine marchande, mais son cousin Eugène Barthes commandait le cuirassé *Jean-Bart* dans la Méditerranée au début de la guerre⁹, et son cousin Prosper le croiseur-cuirassé *Gloire* dans l'Atlantique.

7. Voir le relevé du monument aux morts de Bayonne : www.memorial-genweb.org

8. À sa mort, Louis Barthes était domicilié au chalet Édouard, dans le quartier Saint-Léon de Bayonne (aujourd'hui 18, chemin de Lestanquet), suivant son acte de décès transcrit à Cherbourg le 24 avril 1917 ; ses parents habitaient aux allées Paulmy (*Roland Barthes par Roland Barthes, op. cit.*, p. 190), au coin de l'avenue de la Légion-Tchèque, la « Maison Lanne », ancienne corderie ayant appartenu à un maire de Bayonne : voir Pierre Hourmat, « Une curieuse figure bayonnaise, Bernard Lanne, maire de Bayonne (août 1830–janvier 1832) », *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, 1979, n° 135, p. 349–68.

9. Commandant le cuirassé *Jean-Bart* de 1912 à juillet 1915, il est cité à l'ordre de l'armée navale en août 1915 à la suite des opérations en Adriatique : « S'est distingué particulièrement par son énergie et son sang-froid, lorsque, son bâtiment ayant reçu

Louis Barthes s'était marié en mars 1914, à 31 ans, avec une jeune fille, de dix ans sa cadette, qu'il avait rencontrée comme passagère au cours d'une traversée de l'Atlantique ; ils étaient mariés depuis moins de trois ans à sa mort, et sa veuve se réfugia alors chez ses beaux-parents, avec son fils, à Bayonne, où ils demeurèrent jusqu'en 1924. Léon Barthes mourut en août 1926 à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Selon sa nécrologie publiée dans *Le Courrier de Bayonne*, après la mort de son fils il avait « report[é] toute son affection sur son petit-fils désormais unique espoir de la famille »¹⁰. Et Roland Barthes continua de revenir régulièrement à Bayonne, y passant « les trois vacances scolaires de l'année »¹¹ chez sa grand-mère et sa tante, la mère et la sœur de Louis Barthes, Alice. Doit-on imaginer que ces deux femmes ne l'auraient pas entretenu de la mémoire de leur fils et frère unique, disparu trop jeune, ou mené au caveau de famille à Saint-Pierre-d'Irube¹² ?

Comme la plupart des lecteurs et des amis de Roland Barthes, j'avais négligé jusqu'ici son père et lu le fragment « Au tableau noir » sans m'interroger sur le ton de distance, sur l'ironie du fils, ni sur l'omission de son père partout ailleurs dans son œuvre. Puis, un jour, sans le chercher, je suis tombé sur Louis Barthes à l'improviste (on verra comment), et j'ai voulu en savoir un peu plus sur lui.

Les biographies de Roland Barthes nous renseignent fort peu sur son père et ne nous disent pas qu'il se trompe sur la date exacte de sa mort, laquelle eut lieu le 27 octobre 1916¹³ – et ni le 26, comme dans *Roland Barthes par Roland Barthes*, ni le 28, comme dans un brouillon pour ce livre :

Mon père commande un chalutier (le *Montaigne*) en patrouille dans la mer du Nord ; le 28 octobre, à hauteur du Cap Griz-Nez, son bateau est coulé par les Allemands¹⁴.

une torpille, il a su prendre les mesures les plus judicieuses pour le ramener en sûreté dans un port allié et a fait preuve des plus éminentes qualités de commandement. » Commandant le front de mer à Brest, il est promu contre-amiral le 15 mars 1916.

10. *Le Courrier de Bayonne*, 14–15 août 1926 (consulté par Matthieu Vernet, que je remercie).

11. « Réponses », art. cit., p. 1308.

12. À l'automne 2014, François Desmartis, que je remercie, n'a pu localiser le caveau au cimetière de Saint-Pierre-d'Irube, où il ne semble pas subsister.

13. Voir, sur le site « Mémoire des hommes » du ministère de la Défense, la fiche du service historique de la Marine indiquant que l'acte de décès de Louis Barthes contient la mention « Mort pour la France », suivant un jugement rendu par le tribunal de Cherbourg le 27 mars 1917.

14. *Le Lexique de l'auteur*, op. cit., p. 249. La date du 28 est reprise dans le catalogue de l'exposition « Roland Barthes » de 2002–2003 au Centre Pompidou (*R/B : Roland Barthes*, Seuil, 2002, p. 234). Tiphaine Samoyault signale l'erreur (*Roland Barthes*, Seuil, 2015, p. 54).

En 1975, pourtant, sa mère vivait encore et, en 1916, les autorités maritimes l'avaient tenue informée de la disparition de son mari avec assez de détails. La Société des sciences, lettres et arts de Bayonne tenait le compte des tués de la ville. Lors de la séance du 9 juillet 1917, une communication sur « Les marins bayonnais tombés à l'ennemi », par Louis Dours, agent d'assurances, fut largement consacrée à Louis Barthes, sur la base de renseignements – le rapport d'enquête et des lettres de supérieurs – fournis par sa veuve. La communication résumait la carrière du jeune officier de marine avant d'en venir au récit de la nuit du 26 au 27 octobre 1916¹⁵ :

Capitaine au long cours – brevet supérieur – Louis Barthes était, lorsqu'éclata la guerre, agent de la Compagnie des Chargeurs réunis à Konakry. Désireux de prendre une part active à la défense de son pays, il pria sa Compagnie de le relever de ces fonctions et de lui permettre de rentrer en France. Mais cette demande ne fut pas accueillie favorablement ; on lui objecta « que sa situation militaire étant régulière » il devait rester à son poste. Sans hésiter, sacrifiant sa situation, Barthes démissionna, revint en France et se mit – immédiatement – à la disposition de l'Amiral Préfet maritime de Rochefort.

Nommé après examens, enseigne de vaisseau de réserve de 1^{re} classe, il embarqua d'abord sur le croiseur *Amiral Aube*, ensuite comme second sur l'éclaireur *Rouen*. Mais il voulait un poste d'avant-garde ; et après avoir obtenu la place de deuxième officier sur le torpilleur *Yalagan* il passait comme capitaine sur le *Montaigne* avec le commandement d'un groupe de patrouilleurs du Nord¹⁶.

L'enseigne de vaisseau de 1^{ère} classe auxiliaire Louis Barthes fut mortellement blessé le 27 octobre 1916, peu après minuit (le rapport place le torpillage allemand à minuit vingt), lorsque le patrouilleur *Montaigne*, un chalutier – curieux nom pour un bateau de pêche – construit en 1912 à Great Yarmouth, en Angleterre, réquisitionné à Boulogne le 20 novembre 1914, armé d'un canon de 47 ou de 57 mm¹⁷, et affecté à la flottille des patrouilleurs

15. Louis Dours, « Les marins bayonnais tombés à l'ennemi », *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne*, n° 3–4, 1917, p. 7–22 (« L'enseigne de vaisseau Louis Barthes », p. 14–20).

16. *Ibid.*, p. 14–15.

17. De 47 mm selon le site www.navires-14-18.com, ou de 57 mm, comme l'avance Louis-Jean Calvet, *Roland Barthes, 1915–1980, op. cit.*, p. 28, information reproduite par Marie Gil, *Roland Barthes : Au lieu de la vie*, Paris, Flammarion, 2012,

de la Manche, 2^e escadrille de patrouille stationnée à Calais, fut torpillé et coula. Suivant la citation à l'ordre de l'armée du bâtiment, « perdu du fait de l'ennemi » : « Surpris par cinq destroyers ennemis, a été canonné à bout portant et coulé le 27 octobre 1916, au large du cap Gris-Nez. Le commandant a été tué sur sa passerelle. L'équipage a accompli jusqu'au bout son devoir militaire »¹⁸.

Le rapport des autorités maritimes précise qu'un premier éclat d'obus « atteignit le commandant Barthes à la tête » : « La blessure semblait grave mais non mortelle. Le commandant, toujours très calme, continua à assurer le commandement. [. . .] À peine achevait-il de donner ses instructions, qu'un obus venant frapper la cabine de la télégraphie sans fil, en éclatant, tua raide le commandant . . . »¹⁹ Louis Barthes, « disparu avec le bâtiment », comme le relève sa fiche de « Mort pour la France », reçut la croix de guerre avec palme, et une citation à l'ordre de l'armée : « Officier de valeur, s'est toujours signalé par son entrain et son sentiment du devoir. Frappé sur sa passerelle au moment de l'attaque de son bâtiment par des torpilleurs ennemis, a eu l'énergie de donner, avant de mourir, l'ordre le plus opportun sous la forme la plus claire »²⁰. Après la victoire, la Légion d'honneur lui fut décernée à titre posthume, reproduisant la même citation²¹.

Ses supérieurs écrivirent à sa veuve au lendemain du drame, le capitaine de frégate Le Bihan, commandant la 2^e escadrille de patrouille, et le capitaine de vaisseau Exelmans, chef de division des flottilles de la mer du Nord²², ainsi

p. 32, et Christian Gury, *Les Premiers Jours de Roland Barthes, précédé de Barthes en Arcadie*, Paris, Non lieu, 2012, p. 119. Le canon naval Hotchkiss de 47 mm à tir rapide modèles 1885 et 1902 et celui de 57 mm modèle 1886, deux calibres intermédiaires, furent utilisés par la marine française durant la première guerre mondiale, la pièce de 47 étant la plus répandue. Louis Dours mentionne lui aussi un canon de 57 mm (art. cit., p. 15).

18. Extraits du rapport du capitaine de vaisseau Exelmans, chef de division des flottilles de la mer du Nord, *Journal officiel*, 15 octobre 1919 ; « Les Héros de la Marine », *Le Figaro*, 14 octobre 1919, p. 1.

19. Louis Dours, « Les marins bayonnais tombés à l'ennemi », art. cit., p. 15.

20. *Journal officiel*, 2 décembre 1916 ; *Guerre 1914–1918. Tableau d'honneur. Morts pour la France*, Paris, Publications de La Fare, 1921, p. 72. Par arrêté du ministre de la marine en date du 12 décembre 1921, furent inscrits à titre posthume au tableau spécial de la médaille militaire les quatre marins du patrouilleur auxiliaire *Montaigne* tués ou disparus avec Louis Barthes : Fernand-Ernest Moreau, matelot électricien TSF, Victor-Albert Deboffe, Henri Gence et Jean Louis Tymen, matelots sans spécialité (*Journal officiel*, 24 décembre 1921).

21. *Journal officiel*, 7 juin 1919.

22. Le baron Antoine Exelmans (1865–1944), qui sera fait contre-amiral en mai 1917 et cité en juin 1917 à l'ordre de la marine pour sa brillante conduite sur les bancs de Flandre.

que l'amiral Lacaze, ministre de la marine²³. Ils eurent une pensée pour son fils : « Je sais par expérience la douleur atroce qui étreint votre cœur d'épouse aimée et chérie, écrivait le commandant Le Bihan ; mais néanmoins, Madame, surmontez votre douleur, pensez au cher petit enfant qui faisait votre joie à tous deux et dites vous que votre cher mari est mort en accomplissant son devoir envers la France et pour Elle. » Ils lui assuraient que son mari était bien mort quand le reste de l'équipage avait quitté le bord : « Ainsi la tombe du Commandant du *Montaigne* est la passerelle de son navire, écrivait le commandant Exelmans ; c'est son poste de combat qu'il n'a pas quitté. Je comprends bien, hélas ! que vous en souhaiteriez une autre où vous puissiez prier, où vous puissiez plus tard mener prier votre cher enfant ! mais vos regards et vos prières iront plus haut que la tombe ! » L'amiral parlait de « mort glorieuse », mais ces officiers s'excusaient de n'avoir pas de corps à rendre : « Son corps n'a malheureusement pas pu être emporté et pendant que le bâtiment coulait il disparut avec lui », précisait Le Bihan. Ainsi le manque du père alla jusqu'à la privation du corps, « disparu avec le bâtiment », et le défaut de cercueil, de tombe.

* * *

Or, voici ce qui advint. Préparant l'édition d'une anthologie littéraire de la première guerre mondiale²⁴, j'avais prévu de donner en conclusion des témoignages d'orphelins afin de montrer comment la mémoire de la guerre s'était transmise jusqu'à nos générations. J'avais retenu un extrait du *Premier Homme* (1994), le manuscrit inachevé à la mort d'Albert Camus en 1960, où le protagoniste adulte part à la « Recherche du père » (c'est le titre d'une partie du roman), comme Camus lui-même s'était rendu sur la tombe de son père à Saint-Brieuc en 1953, ainsi que quelques pages du *Tramway* (2001) de Claude Simon. J'aurais aussi pu choisir *L'Acacia* (1989), car ce roman-là tresse les histoires d'un père mort au front à l'été 1914 et d'un fils mobilisé en 1939, mais *Le Tramway* (2001) réunissait dans un court passage l'orphelin et

23. Lucien Lacaze (1860–1955), ministre de la marine d'octobre 1915 à août 1917, qui avait constitué les escadrilles de chalutiers reconvertis pour la chasse aux sous-marins. Louis Dours donne ces lettres, des extraits de l'enquête de l'autorité maritime, ainsi que la citation de Louis Barthes à l'ordre de l'armée. Lors de la séance du 9 juillet 1917 de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne, où il fit sa communication, Léon Barthes, Mme Louis Barthes et Mlle Alice Barthes, présentés par L. Dours et le capitaine François Duhourcau (blessé le 29 août 1914, amputé du bras gauche, grand mutilé de guerre), secrétaire de la société, furent admis comme membres de la société (p. 85), tous trois domiciliés allées Paulmy (p. 90) ; après 1918, seul le nom de Léon Barthes sera imprimé dans le bulletin.

24. *La Grande Guerre des écrivains*, Paris, Gallimard, « Folio », 2014.

la veuve, le monument aux morts et le mutilé, toutes présences qui rendaient la Grande Guerre encore très réelle durant mon enfance. J'avais envisagé d'ajouter « Au tableau noir », mais le fragment de Roland m'avait paru court et retenu, froid ou aigre, et je l'avais écarté.

Dans ce recueil, mon intention était aussi de présenter la guerre navale, le torpillage du *Lusitania* ou les combats sur les mers, la guerre sous-marine ou la bataille de l'Atlantique, et je m'étais plongé pour la première fois dans les glorieux récits du plus célèbre, avec Claude Farrère, des écrivains de marine français, conteur incomparable, dont plusieurs livres des années 1920 et 1930 furent de forts succès de librairie. Bien sûr, Paul Chack (1876–1945), officier de marine, commandant du torpilleur *Massue* en Méditerranée de 1915 à 1917, capitaine de vaisseau et directeur du Service historique de la marine lors de sa retraite en 1934, avait ensuite mal tourné, puisque cet ancien combattant, croix de guerre et officier de la Légion d'honneur, vice-président de la Société des gens de Lettres et président de l'Association des écrivains combattants dans les années 1930, fut, avec Robert Brasillach, l'écrivain le plus notoire à être exécuté après la seconde guerre mondiale pour collaboration avec l'Allemagne nazie. Membre du Parti populaire français de Jacques Doriot et de son bureau politique, anglophobe, fondateur du Comité d'action antibolchévique et cofondateur de la Légion des volontaires français contre le bolchévisme en 1941, président du Cercle aryen, il fut arrêté dès le 23 août 1944, jugé pour intelligence avec l'ennemi, condamné à mort le 18 décembre, et fusillé le 9 janvier 1945 au fort de Montrouge, à l'âge de soixante-neuf ans (Brasillach fut exécuté un mois plus tard).

Quelques années plus tôt, j'avais retrouvé plusieurs de ses livres, dont les deux premiers qui firent sa renommée, *On se bat sur mer* (Éditions de France, 1926) et *Sur les bancs de Flandre* (Éditions de France, 1927), dans la bibliothèque de mon père, qui venait de mourir. Plus jeune d'un an que Barthes, il était né le jour même où celui-ci datait par erreur la mort de son père (aussi le jour de la naissance de François Mitterrand : tous ces hommes ont été conçus en pleine guerre pour faire la suivante). Mon père avait reçu les ouvrages de Paul Chack dans son enfance et les avaient beaucoup lus, car ils étaient usés, et s'il les avait toujours conservés, il ne me les avait jamais fait lire pendant ma propre enfance. Pour des raisons évidentes, les pères n'offraient plus Paul Chack à leurs fils dans les années 1950, même si ses récits les avaient exaltés.

J'avais d'abord fixé mon choix sur le chapitre XV de *Sur les bancs de Flandre*, « L'hiver sauvage », relatant l'un des moments les plus dramatiques des combats, l'hiver 1916–1917, durant lequel l'Allemagne déclencha la guerre sous-marine totale. Pourtant, au moment de remettre le manuscrit, par acquit de conscience, parce que je craignais que l'on ne me reprochât d'inclure Chack dans un recueil où j'avais déjà dû compter avec Céline, Drieu la Rochelle et

même Brasillach (qu'y puis-je si tant de futurs collaborateurs publièrent plus tôt des pages capitales sur les combats de 14–18 ?), je me décidai un soir à parcourir de nouveau mes exemplaires de Chack. Et je tombai sans y penser sur le chapitre précédent, par-dessus lequel j'étais passé trop vite quelques mois plus tôt. Le chapitre XIV de *Sur les bancs de Flandre* relate en effet les combats navals dans la Manche durant une nuit d'octobre 1916. Il est même intitulé « Le chalutier "Montaigne" », du nom de ce bateau de pêche reconverti en patrouilleur auxiliaire et armé d'un canon de 47 ou 57 mm, coulé au large de Sangatte, dont le commandant était Louis Barthes, le père de Roland. Paul Chack introduisait ainsi son récit :

26 octobre 1916. – Londres prévient Douvres et Dunkerque : vingt torpilleurs allemands viennent d'arriver en renfort à Bruges. À Ostende et dans les canaux de Flandre, s'agite une nuée de chalands armés. Le soir même, Anglais et Français sont à poste sur la côte belge, aux abords de Douvres, en rade des Dunes : tous points vulnérables. [. . .] La nuit du 26 au 27 octobre est bien choisie : nouvelle lune, ciel couvert, fort vent du sud-ouest, mer houleuse. En somme, visibilité aussi mauvaise que peuvent le souhaiter les amateurs d'actions furtives²⁵.

Après avoir coulé un paquebot anglais qui rentrait à vide de Boulogne à Folkestone, « l'escadrille allemande reprend sa route sur Gris-Nez ». Voici alors les pages sur la mort héroïque de Louis Barthes, racontée par un témoin oculaire, le second du bâtiment, à qui Paul Chack cède bientôt la parole :

Or, dans ce secteur-là, secteur français, sont en surveillance le chalutier *Montaigne*, commandant Barthes, enseigne de vaisseau, et l'ancien garde-pêche *Albatros*, capitaine Hamon, maître de manœuvre. L'enseigne Barthes vient d'arriver dans la division du Vignaux. Il fait sa première patrouille.

Et sa dernière . . . À minuit quinze, les Allemands sortent de l'ombre. À minuit vingt, l'officier est tué. Le maître de manœuvre Le Fur, second du bord, prend le commandement. Bientôt, le *Montaigne* disparaît sous les flots.

Et voici le rapport du maître Le Fur :

« Minuit, j'ai pris le quart. Il y avait sur la passerelle le commandant, Le Fur, Lépine à la barre et Clermont aux signaux.

25. Paul Chack, *Sur les bancs de Flandre*, Paris, Librairie de la Revue française, 1929, p. 218–19.

Position du navire à minuit : un mille dans le nord quatre-vingts degrés ouest de la bouée anglaise N9, environ deux milles dans le nord dix degrés ouest de Gris-Nez. Cap à l'ouest-sud-ouest.

» Minuit cinq. Clermont fait le signal à l'*Albatros* : « Tenez votre poste de nuit comme de jour. »

» Minuit quinze. Aperçu un torpilleur à quinze mètres devant nous. Stoppé. En arrière toute. Barre toute à droite. Le torpilleur ouvre le feu. Puis, quatre autres qui nous entourent ouvrent le feu.

» Minuit dix-sept. Le commandant, blessé à la tête, me dit de prendre la suite et de rallier Gris-Nez. Mis toute la barre à droite pour venir de cent quatre-vingts degrés. Machine en avant toute.

» Deuxième salve. Commandant blessé à mort. Lépine blessé au cou. Donné une serviette pour éponger le sang.

» Troisième salve. J'ai été projeté sur le pont, sur le dos. Relevé. Couru au poste avant et mis aux postes de combat la bordée non de quart : Bourgain, ex-fusilier, pointeur au canon, Deboffe et Gens servants, Moreau à la mitrailleuse avec Clermont qui s'apprêtait à y aller. Moreau a la tête enlevée. Le Prêtre est blessé au bras et au pied. Les trois hommes de la pièce sont projetés à la mer avec le canon. Commencement d'incendie. Fait jeter à la mer les deux caisses de munitions du gaillard d'avant. On ne voit plus les torpilleurs. Constaté que l'antenne de T. S. F. est tombée sur le pont et que l'avant a une forte voie d'eau. Mis les pompes en marche. Fait désamorcer les grenades Guiraud. Manœuvré pour sauver les hommes tombés à la mer.

» Repêché et fait mettre au chaud le quartier-maître Bourgain, blessé à la tête et à la poitrine. Les blessés ont reçu les soins les plus pressés. Stoppé. Essayé de réparer la drosse et de mettre la barre franche. Impossible. Ne pouvant gouverner, fait mettre machine en arrière toute pour essayer de mettre le *Montaigne* au sec dans la baie de Wissant. Drossés par le courant, nous continuons toujours en arrière pour le mettre à la plage environ entre Sangatte et les Baraques, à gauche de la bouée 1.

» Deux heures. Le navire s'enfonce de plus en plus. Préparé un canot pour mettre à l'eau. Fait embarquer les blessés, neuf en tout, et dit de nous attendre écarté du bord.

» L'eau arrivant à la passerelle, et craignant la rupture de la cloison de la machine, fait une ronde à bord pour rappeler le reste de l'équipage. Fait stopper la machine. Ouvert en grand les prises d'eau. Descendu chez le commandant pour tâcher de trouver la caisse à documents secrets et confidentiels, pour la prendre avec nous. Trouvé seulement des ordres volants du commandant de la

deuxième escadrille. Déchiré et jeté les débris à la mer. Embarqué dans le canot après y avoir fait descendre Ringot, mécanicien, Clermont, timonier, Couffont, T. S. F. Le maître Le Fur embarque le dernier. Coupé les garants du palan et poussé au large. Restaient à bord le commandant et Thymen mort n'ayant pas répondu.

» J'ai soulevé le commandant et lui ai mis la tête sur le seuil de la porte bâbord de la passerelle.

» Nous avons évacué le navire à environ deux milles dans le nord-ouest de la bouée 1, mais le bâtiment n'était pas complètement coulé, nous avons entendu les soupapes et vu la fumée monter.

» Nagé à deux avirons pendant deux heures. Recueillis ensuite par l'*Élisabeth*. Débarqué à six heures. Venu trouver le commandant de la deuxième escadrille après interrogatoire au front de mer. »

Connaissez-vous un document plus poignant que ce rapport si simple ? Connaissez-vous un geste plus émouvant que celui du vieux maître de manœuvre soulevant le corps du jeune officier qui vient de périr à son poste et le plaçant, sur la passerelle de commandement, en posture de chef mort honorablement²⁶ ?

Ce récit, précis, détaillé, minuté, émouvant de rectitude, rédigé par le maître de manœuvre Le Fur²⁷, Paul Chack l'avait encadré le plus sobrement du monde, et il modifia aussitôt ma façon de lire le fragment « Au tableau noir » de *Roland Barthes par Roland Barthes*, si bien que je décidai d'insérer « Le chalutier "Montaigne" », à la place de « L'hiver sauvage », dans mon anthologie de la Grande Guerre, ainsi qu'« Au tableau noir », comme un pendant de cheminée en fin de volume.

Si Roland Barthes a pu ignorer le récit de la mort de son père dans le *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Bayonne* de 1917 et les lettres des commandants Le Bihan et Exelmans, de l'amiral Lacaze, comment croire qu'il ne connût pas cette page célèbre de Paul Chack ? Publié en juin 1927, *Sur les bancs de Flandre* en était au 37^e mille avant la fin de l'année et fut réédité chez Alexis Redier, à la Librairie de la Revue française, orné de bois en couleurs de Gustave Alaux, en 1929, dans la collection « Le Paon blanc »²⁸.

26. *Ibid.*, p. 222–25.

27. L'action de Pierre Marie Le Fur lui valut une citation à l'ordre de l'armée : « Lors de l'attaque de son bâtiment par des torpilleurs ennemis, a remplacé le commandant tué et fait avec jugement et sang-froid tout ce qu'il était possible de faire pour mener à la côte le navire désarmé et coulant bas. A évacué et sauvé tous les hommes valides et blessés et a quitté le bâtiment le dernier au moment où il sombrait. »

28. Ignorée après 1945, l'œuvre de Paul Chack a été rééditée sous le titre *Marins à la bataille*, Paris, Gerfaut, 2001–2002, 5 vol. Les chapitres XIII à XVII de *Sur les bancs*

Barthes avait entre douze et quatorze ans, l'âge où l'on offre aux garçons des livres de ce genre. S'il ne reçut ni de sa mère, ni de sa grand-mère, ni de sa tante ce livre où figurait la relation épique de la mort de son père, celle-ci ne dut pas échapper à ses condisciples du lycée Montaigne – le même nom que le chalutier reconverti en patrouilleur qui servit de tombe à son père –, puis de Louis-le-Grand, comme à mon père, qui conserva ses exemplaires de Paul Chack jusqu'à sa mort en 2010.

Il faut donc imaginer que, quand leur professeur de troisième écrivit le nom de Barthes sur le tableau noir à l'automne de 1930, tout en haut, parce qu'il était le seul élève dont le père était « Mort pour la France » – plutôt que « tombé au champ d'honneur », comme Barthes le dit par euphémisme –, ses camarades le regardèrent avec effroi et admiration, car ils étaient familiers du récit de la mort courageuse de Louis Barthes. Cela force à relire autrement le commentaire malicieux de Barthes : « pas de père à tuer [. . .] : grande frustration œdipéenne ». Dans une famille vouée à la Marine depuis la Restauration²⁹, un père héros, un père dont la mort légendaire est connue de tous, n'est-ce pas aussi un père à tuer ? Que ce récit eût pour auteur Paul Chack, collaborateur fusillé à la Libération, cela ne dut pas non plus inciter à parler de ce père dans les années qui suivirent. Si Louis Barthes est aussi retiré de l'œuvre de son fils, n'est-ce pas un peu à cause de Paul Chack ?

Collège de France, Columbia University

de Flandre, dont « Le chalutier "Montaigne" », figurent dans le t. IV, *Mer du Nord*, 1914–1918.

29. Le cousin de Roland Barthes, Émile Georges Marie Barthes (1894–1974), fils du capitaine de frégate Émile Barthes, commande le contre-torpilleur *Indomptable* en mai 1940 dans le mer du Nord et sur les côtes de Norvège (le bâtiment est cité à l'ordre de l'armée de mer), puis le cuirassé *Jean-Bart*, attaqué par les Américains à Casablanca le 8 novembre 1942 (le bâtiment est aussi cité à l'ordre de l'armée de mer) ; il est promu contre-amiral le 18 novembre 1942.